

ainsi tous ces chiens de chrétiens!» Paroles et conduite dignes de Caligula. Sans bornes étaient l'ambition et la présomption de ce jeune homme. Comme on lui disait que le prince Eugène, qui s'avancait contre lui, était un grand général : — « Eh bien ! dit-il, ma gloire s'en augmentera d'autant. »

⁶ J'ai vu de mes propres yeux un pareil spectacle sous les murs du sérail de Constantinople, dans les petites cavités creusées par le Bosphore dans le rocher qui forme une terrasse étroite entre le mur et les flots. Je crois que Hobhouse en a parlé dans son voyage. Ces cadavres étaient probablement ceux de janissaires réfractaires.

⁷ Cette touffe ou longue tresse n'est jamais coupée. Les Turcs croient que c'est par là que Mahomet les transportera en paradis.

⁸ Dans la bataille navale qui se livra entre les Turcs et les Vénitiens l'embouchure des Dardanelles.

⁹ Je crains d'avoir commis une trop grande licence poétique en transplantant le chacal d'Asie en Grèce, où je n'en ai jamais aperçu ; mais ils habitent en grand nombre les ruines d'Ephèse. Ils choisissent les décombres pour leur retraite et suivent les armées.

PARISINA¹.

A SCROPE BERDMORE DAVIES

LE POÈME SUIVANT EST DÉDIÉ

Par celui qui a longtemps admiré ses talents et apprécié
son amitié.

22 janvier 1816.

AVERTISSEMENT.

Le poème suivant repose sur un événement rapporté par Gibbon dans les *Antiquités de la maison de Brunswick*. Je crains qu'aujourd'hui un pareil sujet ne paraisse indigne d'être mis en vers sous les yeux d'un lecteur prude ou blasé. Les poètes dramatiques de la Grèce, et quelques-uns de nos meilleurs écrivains ont été d'un avis différent ; je pourrais leur joindre Alfieri et Schiller sur le continent. Le récit de Frizzi nous apprend comment se sont passées les choses. Le nom d'*Azo* a été substitué à celui de Nicolas, comme plus poétique.

« Sous le règne de Nicolas III, Ferrare fut ensanglantée par une tragédie domestique. Averti par un valet, le marquis d'Este découvrit de ses propres yeux la liaison incestueuse de sa femme Parisina et de Hugo son fils naturel, beau et vaillant jeune homme. Ils furent décapités dans la prison par ordre d'un époux et d'un père, qui dévoila ainsi sa honte et survécut à leur exécution. On doit le plaindre s'ils étaient coupables ; s'ils étaient innocents, il fut encore plus malheureux ; dans aucun des deux cas, je ne puis approuver une pareille sévérité de la part d'un père. »

Œuvres mêlées de Gibbon, t. III, p. 470.

PARISINA.

I.

C'est l'heure où sous la feuillée le rossignol module ses chants ; c'est l'heure où la voix des amants soupire tout bas des serments si doux, où le souffle de la brise forme avec le

murmure de l'onde voisine un concert qui enchante l'oreille solitaire. Sur les fleurs la rosée scintille ; au firmament brillent les étoiles ; sur les flots un azur plus foncé, sur le feuillage un vert plus sombre, et au ciel ce clair-obscur, cette brune clarté, cette ombre suave et pure qui suit le déclin du jour alors que le crépuscule disparaît devant la présence de la lune.

II.

Mais ce n'est pas pour écouter le bruit de la cascade que Parisina quitte son palais ; ce n'est pas pour regarder les clartés célestes qu'elle marche dans l'ombre de la nuit ; et si elle s'assied dans le bocage, ce n'est pas pour respirer les parfums de la fleur épanouie. — Elle écoute, mais ce n'est pas le chant du rossignol, — bien que son oreille attende des accents tout aussi doux. Un bruit de pas s'entend à travers l'épais feuillage, et sa joue devient pâle, — et son cœur bat avec vitesse. A travers les feuilles frémissantes une voix douce arrive jusqu'à elle, et le sang revient à sa joue, et son sein se soulève : un moment encore, et ils seront ensemble : — ce moment est passé, — et son amant est à ses genoux.

III.

Et maintenant, que leur importe le monde et ses vicissitudes ? Les êtres qui y vivent, — la terre, le ciel, ne sont rien à leur esprit et à leurs yeux. Aussi insensibles que les morts eux-mêmes à tout ce qui est autour, au-dessus, au-dessous d'eux, on dirait que, ne respirant que l'un pour l'autre, tout le reste a disparu pour eux. Leurs soupirs même sont pleins d'une joie si profonde, que si elle ne diminuait, cette démente du bonheur consumerait les cœurs soumis à son ardente puissance : l'idée de crime, de péril, ne leur vient point dans ce rêve tumultueux de leur tendresse. Parmi ceux qui ont senti le pouvoir de cette passion, qui la crainte a-t-elle arrêté dans de pareils moments ? qui a songé à leur peu de durée ? Mais quoi ? — déjà les voilà passés ! Hélas ! il faut nous réveiller avant de savoir que ces douces visions ne reviendront plus.

IV.

Ils s'éloignent lentement et avec regret de ce lieu témoin de leurs coupables joies ; malgré l'espoir et la promesse de se revoir, ils s'affligent comme si cette séparation était la dernière. Le soupir fréquent, — le long embrassement, — la lèvre qui voudrait ne plus se détacher, pendant que se reflète sur le visage de Parisina ce ciel qui, elle le craint, ne lui pardonnera jamais, comme si chacune de ses étoiles, témoin silencieux, avait vu de là-haut sa faiblesse, — le soupir fréquent, le long embrassement, les retiennent enchaînés dans ce lieu. Mais le moment est venu, et il faut se séparer, le cœur douloureusement oppressé, avec ce frisson profond et glacé qui suit de près les actions criminelles.

V.

Et Hugo est retourné à son lit solitaire pour y convoiter l'épouse d'un autre ; mais elle, il lui faut reposer sa tête coupable près du cœur confiant d'un époux. Une agitation fébrile semble troubler son sommeil. Sa joue enflammée trahit les rêves qui l'occupent ; dans son insomnie elle murmure un nom qu'elle n'oserait prononcer à la clarté du jour ; elle presse son époux contre ce cœur qui palpite pour un autre : et lui s'éveille à cette douce étreinte ; il prend ces soupirs en songe, ces caresses brûlantes pour celles qu'il avait accoutumé de bénir, et heureux à cette pensée, peu s'en faut qu'il ne pleure de tendresse sur celle qui l'adore jusque dans son sommeil.

VI.

Il la presse, endormie, sur son cœur, et prête l'oreille à ses paroles entrecoupées : il entend... — Pourquoi le prince Azo a-t-il tressailli comme s'il avait entendu la voix de l'Archange ? Et il a raison de tressaillir. — Jamais arrêté plus redoutable ne tonnera sur sa tombe quand il s'éveillera pour ne plus dormir et pour comparaître devant le trône de l'Éternel. Il a raison, — son repos ici-bas est détruit pour toujours par ce qu'il vient d'entendre. Le nom qu'elle a murmuré en dormant a révélé son crime et le déshonneur de son époux. Et quel est-il ce nom, dont le son sur sa couche

a retenti terrible comme la vague irritée qui rejette une planche sur la rive, et lance sur la pointe des rocs le malheureux qui s'enfoncé pour ne plus reparaitre, tant il est violent le choc dont son âme est assaillie? Et quel est-il ce nom? C'est celui d'Hugo, — de son... — Certes, il ne l'eût jamais soupçonné! — D'Hugo! — lui, cet enfant d'une femme qu'il a aimée, — ce fils né pour son malheur, — ce fruit de sa jeunesse imprudente, alors qu'il trahit la confiance de Bianca, l'imprudente jeune fille, qui s'était fiée à sa foi et dont il avait refusé de faire son épouse.

VII.

Il porta la main à son poignard; mais il le remit dans le fourreau avant de l'en avoir entièrement tiré. — Quelque indigne qu'elle fût de vivre, il ne put se résoudre à immoler tant de beauté; — et puis elle était là, souriante, endormie. — Non, non, il fit plus, il ne voulut pas la réveiller, mais il la contempla avec un regard...; — si elle se fût réveillée en ce moment, ce regard eût suffi pour glacer ses sens et la replonger dans le sommeil. — De grosses gouttes d'une sueur froide sillonnaient le front d'Azo et brillaient à la lueur de la lampe. Elle ne parle plus, — mais tranquille elle dort, — pendant que dans sa pensée, à lui, ses jours sont comptés.

VIII.

Le lendemain il interroge, et apprend de la bouche d'un grand nombre de témoins la preuve de tout ce qu'il craint de savoir, leur crime actuel, ses futures douleurs; les suivantes de Parisina, qui ont longtemps agi de connivence avec elle, cherchent à sauver leurs jours, et rejettent sur elle — le blâme, — la honte, — le châtimeut; elles dévoilent tout; elles font connaître les moindres détails qui peuvent confirmer pleinement la vérité de leur récit, et bientôt le cœur et l'oreille d'Azo, torturés par ces révélations, n'ont rien de plus à sentir ou à entendre.

IX.

Il n'était point homme à souffrir les délais: dans la chambre du conseil, le chef de l'antique maison d'Este est assis

sur son trône de justice; ses nobles et ses gardes sont présents; les deux coupables sont devant lui, tous deux jeunes, — et *l'une* combien belle! Lui, il est désarmé, ses mains sont enchaînées. O Christ! faut-il qu'un fils paraisse en cet état devant son père! Et pourtant il faut qu'Hugo se présente ainsi devant le sien, qu'il entende sa bouche irritée lui prononcer sa sentence et raconter sa honte! et néanmoins il ne paraît pas accablé, quoique jusque-là sa bouche soit restée muette.

X.

Tranquille, pâle, silencieuse, Parisina attend son arrêt. Que son sort est changé! Tout à l'heure encore l'expression de son regard répandait la joie dans la salle brillante où les plus hauts seigneurs étaient fiers de la servir, — où les beautés s'essayaient à imiter sa douce voix, — son charmant maintien, à reproduire dans leur port, dans leurs manières, les grâces de leur reine; alors, — si une larme de douleur eût coulé de ses yeux, mille guerriers se fussent élancés, mille glaives fussent sortis du fourreau pour venger sa querelle. Maintenant — qu'est-elle? et que sont-ils? Peut-elle commander? voudraient-ils obéir? Tous plongés dans une silencieuse indifférence, les yeux baissés, le sourcil froncé, les bras croisés, l'air glacial, dissimulent à peine le sourire de mépris qui effleure leurs lèvres; ses chevaliers, ses dames, sa cour — sont là; et lui, le mortel de son choix dont la lance en arrêt n'eût attendu qu'un ordre de ses yeux, qui — si son bras était libre un moment — viendrait la délivrer ou mourir, l'amant de l'épouse de son père, — lui aussi, il est enchaîné à côté d'elle, et il ne voit pas ses yeux gonflés nager dans les larmes, moins pour sa propre infortune que pour la sienne à lui; ces paupières — où des veines d'un violet tendre erraient sur l'albâtre le plus pur qui ait jamais appelé le baiser, — pleines maintenant d'un feu livide, semblent comprimer plutôt que voiler ses yeux pesants, immobiles, et qui lentement s'emplissent de larmes.

XI.

Et lui aussi il aurait pleuré sur elle, sans tous ces regards

fixés sur lui. Sa douleur, s'il en éprouvait, restait assoupie; son front s'élevait hautain et sombre; quelle que fût l'affliction que ressentit son âme, il ne pouvait consentir à s'humilier devant la foule; pourtant il n'osait regarder Parisina: le souvenir des heures qui ne sont plus, — son crime, — son amour, — son état actuel, — le courroux de son père, — la haine des gens de bien, — sa destinée dans ce monde et dans l'autre, — et sa destinée à elle! — oh! le courage lui manquait pour contempler ce front où la mort est empreinte! autrement, son cœur ému eût trahi des remords pour tous les maux qu'il avait causés.

XII.

Et Azo prit la parole: — « Hier encore, une épouse et un fils faisaient mon orgueil; ce rêve a été dissipé ce matin; avant la fin du jour, je n'aurai plus ni l'un ni l'autre. Ma vie languira solitaire; eh bien! — soit: — tout le monde à ma place eût fait ce que je fais; ces nœuds sont rompus, — non par moi; soit encore: — le châtement est prêt! Hugo, le prêtre t'attend, et puis — la récompense de ton crime! Va-t'en! adresse au ciel tes prières avant que les étoiles du soir aient paru; — vois si tu peux y trouver le pardon; sa miséricorde peut encore t'absoudre. Mais ici, il n'y a point de lieu sur la terre où toi et moi nous puissions seulement une heure respirer ensemble: adieu! Je ne te verrai pas mourir; — mais toi, objet fragile! tu verras sa tête — va-t'en! Je ne puis achever; va! femme au cœur dissolu; ce sang, ce n'est pas moi qui le verse, c'est toi; va! si tu peux survivre à cette vue, et délecte-toi dans la vie que je te donne. »

XIII.

Et ici le sombre Azo se cacha le visage, — car il sentit sur son front se gonfler et battre ses artères, comme si tout son sang eût reflué à son cerveau; il resta donc quelque temps la tête baissée, et passa sa main tremblante sur ses yeux, pour les dérober aux regards de l'assemblée. Cependant Hugo, levant ses mains enchaînées, demande à son père de l'entendre un moment: son père, silencieux, le lui accorde.

« Ce n'est pas que je craigne la mort, — car tu m'as vu à tes côtés m'ouvrir un chemin sanglant sur les champs de bataille; tu sais qu'elle ne fut pas oisive l'épée que m'ont enlevée tes esclaves, et qu'elle a répandu à ton service plus de sang que n'en fera couler la hache qui m'attend. Tu m'as donné la vie, libre à toi de la reprendre; c'est un présent dont je n'ai pas à te remercier; je n'ai pas non plus oublié les injures de ma mère, son amour méprisé, son honneur sacrifié, la honte qu'elle a léguée à son enfant; mais elle dort dans le cercueil où ton fils, ton rival, va bientôt descendre. Son cœur brisé, — ma tête coupée, — attesteront du sein de la tombe toute la tendresse de ton premier amour, de ta paternelle sollicitude. Il est vrai que je t'ai offensé, — mais offense pour offense; — cette femme, estimée ton épouse, cette autre victime de ton orgueil, tu savais qu'elle m'était depuis longtemps destinée. Tu la vis, tu convoitais ses charmes, — et, me reprochant ton propre crime, — ma naissance, tu me représentas à elle — comme ne la méritant pas, comme indigne d'être son époux, et pourquoi? parce que je n'étais pas le légitime héritier de ton nom, parce que je ne pouvais, par droit de naissance, m'asseoir sur le trône d'Este; et cependant, si j'avais encore quelques étés à vivre, mon nom éclipserait en gloire le nom d'Este, et cette gloire serait à moi seul. J'eus une épée, — j'ai un cœur capable de me conquérir un cimier aussi superbe qu'on en ait vu jamais briller dans toute la longue succession de tes ancêtres couronnés; les éperons de chevalier ne sont pas toujours portés avec le plus de gloire par ceux dont la naissance est la plus haute; et les miens, en lançant mon cheval de bataille, lui ont fait dépasser souvent plus d'un chef de naissance princière, alors que je chargeais l'ennemi au cri électrisant de « Este et victoire! » Je ne plaiderai pas la cause d'un coupable; je ne te demanderai pas de laisser moissonner au temps ce petit nombre d'heures et de jours que je pouvais avoir à vivre avant de devenir une cendre insensible; le délire de mon passé devait être court, il l'a été. Malgré le mépris attaché à ma naissance et à mon nom, et bien que ton

aristocratique orgueil dédaignât d'honorer un être tel que moi, — cependant quelques-uns des traits de mon père se reconnaissent dans les miens et dans mon âme; — je suis toi tout entier. C'est de toi que je tiens — ce que j'ai au cœur d'indomptable; — de toi... — pourquoi te vois-je tressaillir? — de toi me sont venus dans toute leur vigueur mon bras fort, mon âme de feu; — j'ai reçu de toi, non seulement la vie, mais encore tout ce qui m'a fait tien. Vois l'ouvrage de ton coupable amour! Il t'a puni en te donnant un fils trop semblable à toi! Je n'ai rien de bâtard dans l'âme, car comme la tienne elle ne veut d'aucun joug; et pour ce qui est de ma vie, ce don passager que tu m'as fait, et que tu vas si tôt reprendre, je n'y attachais pas plus de prix que toi, alors que le casque armait ton front, et que côte à côte nous faisons sur les morts galoper nos coursiers; le passé n'est rien, — et l'avenir ne peut que reproduire le passé; et néanmoins je regrette de n'avoir pas alors vu terminer ma carrière; car, bien que tu aies causé la ruine de ma mère, que tu te sois approprié la fiancée qui m'était destinée, pourtant je sens que tu es encore mon père; et quelque dur que soit ton arrêt, il n'est pas injuste, même venant de toi. Engendré dans le crime, je meurs dans la honte; ma vie finit comme elle a commencé : le fils a failli comme a failli son père, et dans moi tu dois nous punir tous deux. Aux yeux des hommes ma faute semble la plus grande, mais entre nous Dieu jugera! »

XIV.

Il dit, — et, croisant ses bras, fit résonner les fers dont ils étaient chargés; et parmi tous les chefs qui étaient là rangés, pas un qui ne sentit ses oreilles blessées en entendant le cliquetis de ses lugubres chaînes; puis tous les regards se portèrent sur les funestes charmes de Parisina. Comment va-t-elle supporter son arrêt de mort? Elle était restée, comme je l'ai dit, paisible et pâle, cause vivante des malheurs d'Hugo; ses yeux immobiles, mais ouverts et hagards, ne s'étaient pas une seule fois tournés à droite ou à gauche; — pas une fois ses charmantes paupières ne s'étaient

fermées, ou n'avaient voilé ses regards; mais, venant à se dilater, elles formaient comme un cercle blanc autour de ses prunelles d'azur. — Et là elle se tenait debout, le regard vitreux, comme s'il y eût eu de la glace dans son sang tourné; mais de temps à autre une grosse larme lentement amassée glissait de la longue frange noire de ses blanches paupières : c'était une chose non à entendre raconter, mais à voir! Et ceux qui la virent s'étonnèrent que des yeux humains laissassent tomber de telles larmes. Elle voulut parler, — la parole à moitié articulée s'arrêta dans son gosier et ne forma qu'un sourd gémissement où tout son cœur sembla s'exhaler. Ce bruit cessa, — elle essaya encore une fois de parler, et alors sa voix éclata dans un cri prolongé; puis elle tomba à terre comme un marbre ou comme une statue renversée de sa base, plus semblable à un objet n'ayant jamais eu vie, — à une image inanimée de l'épouse d'Azo, — qu'à la femme coupable et pleine de vie, poussée au crime par ses passions comme par autant d'aiguillons irrésistibles, mais ne pouvant supporter la révélation de ses fautes et le désespoir. Elle vivait encore, — et on la fit trop tôt revenir de cet évanouissement pareil à la mort. — Mais sa raison ne revint pas tout entière. Ses facultés avaient cédé à la tension trop forte de la douleur; et, de même qu'un arc détendu par la pluie ne décoche plus que des traits égarés, de même les fibres fragiles de son cerveau n'envoyaient plus que des pensées vagues et sans suite. — Pour elle il n'y avait plus de passé; — l'avenir était une nuit ténébreuse où elle entrevoyait à peine un sentier douloureux et sombre, comme un voyageur qui, égaré dans un désert par une nuit d'orage, marche à la lueur des éclairs. Elle craignait, — elle sentait que quelque chose de coupable pesait sur son cœur comme un poids étalé; — elle savait qu'il y avait là du crime, de la honte; que quelqu'un devait mourir, — mais qui? Elle l'avait oublié. — Était-elle vivante encore? étaient-ce bien la terre qu'elle foulait? le ciel, qu'elle voyait là-haut? des hommes qui l'entouraient? ou étaient-ce des démons, ces êtres qui la regardaient avec des yeux menaçants, elle qui ne voyait